

## SUR LES ANALOGIES SAUSSURIENNES ENTRE LINGUISTIQUE ET ECONOMIE POLITIQUE

Recebido em 11/08/2008

Aceito em 04/12/2008

Mauricio José D'Escragnolle CARDOSO\*

**Résumé:** Proposer une interprétation matérialiste de la valeur à l'instar de celle défendue par la théorie marxienne de la marchandise, n'est faire autre chose que de prendre au sérieux l'analogie, suggérée maintes fois par Saussure lui-même, entre la linguistique et l'économie politique, rapportée à leur caractère commun, celui des sciences de la valeur. S'il sera possible de dresser un tel parallèle entre les deux théories, c'est parce qu'elles réfèrent toutes les deux à une même structure essentielle : la forme-valeur. Cependant, si pour Marx dans *Le Capital*, la forme-valeur implique « un rapport social qui se présente sous la forme des choses naturelles étrangement pourvues de propriétés sociales », le système saussurien impliquera un rapport social qui se présente sous la forme des choses sociales étrangement pourvues de propriétés naturelles.

**Mots-clés:** Marx; Saussure; Fétichisme; Idéologie; Forme-valeur.

### Introduction: le *fondement absent* de l'institution de la langue

En tant que produit historique et social, la langue est formée par « un ensemble de conventions nécessaires » (SAUSSURE, 2005, p. 25) qui se réalisent sous la forme d'une institution. Mais, cette institution n'est n'importe laquelle, elle est une « institution sans analogue » (SAUSSURE, 2002, p. 212). Ce caractère d'institution « sans analogue » ne doit pas être minimisé. La langue est, pour le maître suisse, le prototype par excellence de l'institution, nous pourrions dire l'institution à l'état pur. A la différence d'autres institutions sociales qui sont « toutes fondées (à des degrés divers) sur les rapports NATURELS des choses, [...] » (SAUSSURE, 2002, p. 211), le langage se définit précisément par l'exclusion de tout rapport naturel aux choses.

Quels sont alors les caractéristiques d'une telle institution ?

1) En premier lieu, le fondement absent. La langue est une institution sociale à l'état pur. Cela signifie qu'elle n'a aucun fondement naturel. L'objet de la linguistique est la *forme* de la langue et cette forme est *autonome*. Dans le *CLG*, la langue apparaît comme un « principe de classification » qu'« impose

---

\* Mestre em Teoria Psicanalítica/UFRJ. Doutor em Ciências da Linguagem/Université Paris X – Nanterre. Pós-doutorado - Grupo de Estudos Semióticos - Ges/USP-CNPq. Courriel : descragnoles@yahoo.fr

un ordre » à l'ensemble de phénomènes dont elle s'inscrit (SAUSSURE, 2005, p. 25). Ainsi, le *CLG* ne dit pas que la langue *reçoit une organisation* de quelque chose d'autre et d'extérieur, mais que l'ordre est immanent à la langue. De surcroît, « la nature du signe dont on est convenu est indifférente » (SAUSSURE, 2005, p. 26). Est indifférente la 'matière' du signe et, donc, du même coup le support mécanique ou physiologique de l'activité langagière. Si le support physiologique et la substance matérielle de la langue et de ses composants sont d'importance secondaire, ce qui importe, c'est justement la dimension formelle de ladite structure. Il est important de mettre en exergue qu'une des caractéristiques majeures du projet saussurien est de transposer la matérialité de la substance à la matérialité de la forme. L'importance majeure sera alors conférée à ce qui peut être considéré comme interne au système de la forme de la langue.

2) En second lieu, La forme *sociale* de la langue. En fait, cette autonomie de la forme de la langue est indissociable de son irréductibilité à une fonction subjective. Autrement dit, pour la linguistique saussurienne, le « fait social » de la langue importe en tant que condition de l'objectivité de son système. La langue est un cristal social, elle se situe dans les rapports sociaux, dans l'extériorité de la substance sociale à l'égard des individus. Ce cristal est composé du lien unissant les éléments de la langue – les empreintes psychiques – au système de règles déterminant les rapports entre ces empreintes. Ainsi, la langue forme-t-elle un système *homogène* dont l'ensemble des parties sont psychiques, dans le sens d'être non-empiriques. De surcroît, comme le suggère la métaphore du jeu d'échecs maintes fois employée par Saussure, toute cause d'un changement dans le système de la langue est déjà subsumée par ce système et donc interne au système en tant que tel. La subsumption de toute cause à l'intérieur du système de la langue, implique de considérer celui-ci comme une universalité formelle concrète.

3) En troisième lieu, l'importance de la nécessité logique. L'absence de détermination externe au système et le fait que ce système soit défini sur un plan strictement formel, impliquent que la délimitation des unités de la langue ne peut pas être entreprise du point de vue de la causalité. Saussure propose alors de définir les éléments du système à partir des *rapports d'équivalence*. S'il ne s'agit pas de l'incidence d'une succession causale, « au lieu de parler de causes et d'effets, ce qui suppose qu'on parte de l'un des deux ordres, parlons d'*équivalences* dans le même temps et tout sera exprimé » (SAUSSURE, 2002, p. 249). La reconnaissance d'une unité linguistique dépend ainsi, non pas de la liaison entre un antécédent et un conséquent, mais de la permanence entre plusieurs rapports co-présents. Autrement dit, « la langue est un système dont toutes les parties peuvent et doivent être considérées dans leur solidarité synchronique » (SAUSSURE, 2005, p. 124). La langue, du point de vue de la nécessité naturelle, est entièrement libre ; mais, du point de vue de son autodétermination, est toujours présente, dans n'importe quel état de la langue, la nécessité logique inhérente à l'établissement de son système de valeurs.

Ainsi, la conception de la langue en tant qu'un système de signes implique ce que l'on pourrait appeler un principe d'immanence. Ce qui signifie que la langue est a) un système qui ne se soumet qu'à un ordre qui lui est propre et qui est donc autoréférentiel ; b) porteuse en lui-même de son intelligibilité sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à un élément extérieur et c) une totalité fermée mais inconsistante, fonction de l'absence de tout fondement naturel et causal.

Ce concept de langue implique-t-il une manière de concevoir la détermination sémiologique qu'appelle la dévalorisation de toute conception naturelle de la nécessité. Qu'est ce que cette orientation saussurienne nous oblige à concevoir ? Premièrement que les lois sémiologiques sont générales, mais n'ont pas en elles-mêmes de force impérative, elles décrivent un état de la langue. Ainsi, les lois synchroniques se résument-elles à la description de règles de compositions et d'usage des valeurs. Deuxièmement, remarquons que même si la langue est toujours et déjà donnée comme un ensemble externe à l'individu et par conséquent déjà formée en amont de l'usage individuel, il n'existe pas pour autant de perception passive concernant ses composants : dans le cas des éléments linguistiques, toute perception sémiologique implique, nécessairement, l'*activité* de l'esprit. Tout donné perceptif est, dans le cas de l'objet linguistique, le résultat d'une activité d'analyse et de synthèse et cette activité est intrinsèque à la dimension en tant que telle de la langue.

Dans ce sens, la règle n'est ni extérieure au système de valeurs qu'elle décrit (mais immanente) ; pas plus qu'elle ne gouverne ce système en l'assujettissant à une loi. L'activité linguistique n'est pas un comportement *gouverné* par des règles, parce qu'une règle est caractérisée précisément par l'absence de pouvoir causal. Considérer les règles comme exerçant une incidence causale sur le comportement impliquerait une psychologisation de l'activité langagière. Ainsi, pour que les règles linguistiques opèrent, le consentement du sujet parlant à son égard s'avère nécessaire. S'il s'agit d'un consentement, alors, elles présupposent la liberté du sujet pour pouvoir être déterminantes. Mais le paradoxe requiert que le sujet parlant ne soit qu'au sein d'un système de règles, qu'il ne peut pas exister préalablement. Dans la mesure où la propre existence du sujet, en tant que sujet parlant, dépend de la langue, le système qui la constitue est alors perçu comme une évidence naturelle, et non pas comme une contrainte à sa 'volonté d'expression'.

Ce consentement doit être conçu comme l'indice d'une distance existant entre le locuteur et le système de langue ; plus précisément, comme une distance ou une ouverture déjà *interne* et *intrinsèque* au système de la langue. La forme autoréférentielle de la langue implique, en fait, qu'il y ait à l'intérieur du système une béance qui fait la distance de la langue à l'égard d'elle-même. C'est dans cette distance interne de la langue vis-à-vis d'elle-même que se situe la place du sujet parlant. C'est à partir de cela que nous devons comprendre la notion de *tradition* et d'*habitude* chez Saussure. La

langue ne possède d'autre poids ontologique que la coutume, en tant qu'elle est une pratique réglée toujours *reçue* et *retransmise* d'une génération à l'autre.

Les notions de tradition et d'habitude nous révèlent que les règles linguistiques ne sont pas un objet complètement déterminé : ce que nous trouvons au sein de l'habitude est ainsi précisément l'aspect rituel et insensé inscrit au cœur même de la détermination linguistique. Dans cette place du 'fondement absent' au cœur de toutes les règles, il apparaît alors nécessaire de poser cette participation du consentement de l'individu.

Pour qu'une règle soit efficace, un acte de consentement de l'individu est nécessaire. Mais comme ces règles structurent le champ social lui-même, ce choix du consentement est obligatoire : l'individu n'existe qu'en tant qu'un effet de la socialisation, mais cette socialisation obligatoire (et qui ne saurait souffrir d'exception) doit être, en même temps, choisi librement. Cette autodétermination paradoxale est constitutive de la notion de *contrat social* chez Saussure : évidemment, aucun individu ne s'est jamais retrouvé dans la situation de devoir faire un choix entre son existence sociale et une supposée existence hors d'un univers linguistique, mais ce moment mythique de la signature volontaire du contrat social doit être nécessairement présupposé si nous ne souhaitons pas réduire l'individu à un mécanisme. De plus, de même que la question de l'origine de la langue et de son existence quotidienne n'ont pas de différence, la question du consentement de l'individu à l'égard du contrat social de la langue est renouvelée lors de chacun des actes de langage. Comme nous pouvons le remarquer, la seule justification alors possible de tout type d'activité langagière d'un individu est délivrée par le commentaire saussurien suivant: « Nous disons homme et chien parce qu'on a dit avant homme et chien » (SAUSSURE, 2005, p. 108).

## **L'institution et l'idéologie**

L'institution ainsi définie peut être traitée par les principes de la critique marxienne de l'idéologie.

Afin d'explicitier cette analogie, partons du fait que le caractère idéologique de la langue génère, chez sujets parlants, une méconnaissance de son rôle constitutif pour et à l'intérieur de la propre réalité humaine. Comme l'a parfaitement dit Marx:

La conscience ne peut jamais être autre chose que l'être conscient et l'être des hommes est leur processus de vie réel. Et si, dans toute l'idéologie, les hommes et leurs rapports nous apparaissent placés la tête en bas comme dans une camera obscure, ce phénomène découle de leur processus de vie historique, absolument comme le renversement des objets sur la rétine découle de son processus de vie directement physique (MARX, 1982, p. 307 et 308).

L'idéologie, au sens marxien, définit l'adoption d'un certain point de vue par un individu (ou un groupe ou une société), ayant trait aux rapports entre la pensée et la réalité, que renverse le sens de leur détermination. Plus précisément, elle implique l'adoption d'une perspective supposant l'indépendance de la pensée à l'égard de ce qui la conditionne. Ainsi, le propre de l'idéologie consiste-t-il dans l'adoption d'une « fausse conscience » à l'égard de l'origine de nos idées et dans une croyance naïve dans l'inconditionnalité de nos représentations<sup>1</sup>. La critique marxienne est ici à l'idéalisme allemand « qui descend du ciel » - c'est-à-dire de la pensée et de l'imagination – sur la terre et l'existence concrète des hommes. Une perspective idéologique implique la croyance dans l'absence de détermination historique des représentations et, par voie de conséquence, la croyance dans l'autonomie de la pensée à l'égard des conditions sociales matérielles ; il en découle la naturalisation des formes particulières de représentation. La critique marxienne de l'idéologie renverse cette perspective, et considère que « même les fantasmagories dans le cerveau humain sont des sublimations résultant nécessairement du processus de leur vie matérielle que l'on peut constater empiriquement et qui repose sur des bases matérielles » (MARX, 1982, p. 308).

L'analyse matérialiste vise alors à expliciter la logique qui se retrouve à l'origine de ce renversement idéologique<sup>2</sup>. La tâche d'une analyse matérialiste des croyances est d'opérer un retour en arrière et donc de retracer les origines des représentations qui semblent complètement naturelles et autonomes à l'égard de toute forme de conditionnement social. Nous estimons recevable d'appliquer ce type d'analyse à la langue elle-même. Il s'agit d'investiguer sur comment la structure de l'institution qui est la langue peut exercer un rôle constitutif à l'égard de rapports de l'homme à la réalité et, en même temps, impliquer la méconnaissance de ce rôle. La pensée saussurienne impliquerait

---

<sup>1</sup> Définition déjà classique de l'idéologie sous la plume d'Engels : « chaque idéologie, une fois constituée, se développe sur la base des éléments de représentation donnés et continue à les élaborer ; sinon elle ne serait pas une idéologie, c'est-à-dire le fait de s'occuper d'idées prises comme entités autonomes, se développant d'une façon indépendante et uniquement soumises à leurs propres lois. Que les conditions d'existence matérielles des hommes, dans le cerveau desquels se poursuit ce processus mental, en déterminent en fin de compte le cours, cela reste chez eux nécessairement inconscient, sinon c'en serait fini de toute idéologie ». Engels. « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande [en ligne] ». Disponible sur [www.marxists.org/francais/engels/works/1888/02/fe\\_18880221.htm](http://www.marxists.org/francais/engels/works/1888/02/fe_18880221.htm).

<sup>2</sup> Selon Žižek, « la définition la plus élémentaire de l'idéologie est probablement celle de Marx, le célèbre 'cela, ils n le savent pas, mais ils le font'. On attribue donc à l'idéologie une certaine naïveté constitutive : l'idéologie méconnaît ses conditions, ses présuppositions effectives, son concept même implique un écart entre ce qu'on fait effectivement et la 'conscience fausse' qu'on en a. Une telle 'conscience naïve' peut être soumise au procédé critico-idéologique qui est censé l'amener jusqu'à la réflexion de ses conditions effectives, de la réalité sociale dont elle fait partie ». Žižek, Slavoj. *Ils ne savent pas ce qu'ils font – le sinthome idéologique*. Paris : Édition Point Hors Ligne, 1990, page 73.

ainsi une analyse matérialiste de la forme de la langue et des ses effets idéologiques constitutifs.

Par définition, si la langue est une pure institution et, par conséquent, pure idéologie, elle doit impliquer sa propre méconnaissance. Ainsi, rien n'est plus propre à l'expérience subjective individuelle et ordinaire de la langue que la perspective nominaliste qui la conçoit comme un médium instrumental. Nous y trouvons la preuve majeure de son caractère institutionnel et nous pouvons alors appliquer à la question de la langue le principe même de l'illusion idéologique. Comme le relève Zizek, l'illusion ne se situe pas essentiellement dans l'opposition entre le savoir du sujet et la réalité, mais surtout dans la réalité objective incluse dans l'activité effective des sujets (ZIZEK, 1990, p. 76). Dans notre cas, l'illusion figurerait alors dans la réalité sociale effective de l'activité de la parole, en rapport de laquelle la question du savoir du sujet n'est pas prise en considération. L'autorité institutionnelle de la langue intervient ainsi directement dans la réalité sociale, indépendamment de la conscience que les sujets parlants peuvent ou non en cultiver.

De même que dans le domaine de l'économie politique (qui est aussi une science de la valeur tout autant que la linguistique), l'idéologie efface son caractère déterminant de la réalité : « l'idéologie n'est pas, dans sa dimension fondamentale, un construit imaginaire dissimulant ou embellissant la réalité sociale ; [...], le fantasme idéologique fonctionne comme une 'illusion', une 'erreur', qui structure la 'réalité' elle-même, qui détermine notre 'faire', notre activité » (ZIZEK, 1990, p. 78). C'est ce même statut que possède l'institution de la langue : elle efface le rôle qu'est le sien dans la constitution de la réalité.

Ainsi, la langue est-elle l'institution sans analogue, l'idéologie à l'état état pur, dans la mesure où elle est déjà parvenue à effacer toute trace de sa présence institutionnelle. C'est précisément dans l'apparente transparence du langage que l'homme se trouve immergé dans la plus pure autorité institutionnelle. Dans ce cas, la question que devrait se poser au niveau de l'institution du langage, est déplacée vers le rapport extrinsèque entre le sujet et la réalité. Lors de ce déplacement, le langage est réduit au rôle d'instrument de médiation ou communication. Au contraire, chez Saussure, la langue n'est pas thématifiée comme instrument. Du point de vue matérialiste qu'adopte Saussure, la langue ne cache ni ne déforme rien, elle n'est ni opaque ni transparente. Ainsi, convient-il d'envisager le champ de la langue – ainsi que l'ensemble du champ social – comme une structure qui se soutient par sa propre inconsistance. En suivant l'orientation de Zizek, nous pouvons affirmer que ce que la structure inconsistante de la langue masque ou déforme n'est pas un contenu-en-soi, une intention significative ou un objet extralinguistique, mais sa propre inconsistance centrale, sa propre impossibilité intrinsèque de présenter un fondement substantiel ou une garantie significative. Bref, ce que la langue masque, c'est l'absence même et d'un fondement causal et d'un sens qui puissent garantir la communication.

Ainsi, à l'instar de Zizek, si ce qui est dissimulé par la langue est sa propre inconsistance, une analyse matérialiste nous apprend à relever comment son structure peut la dissimuler. Cette fonction ne sera remplie que par la notion de valeur.

Pour l'instant, il nous suffit de souligner que la langue n'est pas un objet métaphysique et ne se voit pas assujetti à un traitement métaphysique de la part de Saussure. Saussure ne cherche non plus un contenu sémantique ou empirique qui serait dissimulé par la forme de la langue. Au contraire, sa théorie sert à expliciter comment c'est la propre forme de la langue, en tant que telle, la responsable par l'effet métaphysique inhérent à la parole. Le fait que Saussure ait localisé la réalité de la langue dans le tissu social confère à cette conception non-métaphysique de la métaphysique de la langue toute sa portée. Ainsi, sommes-nous amenés à constater que, dans le domaine de la linguistique, Saussure a élaboré une théorie non-métaphysique de la dimension métaphysique du langage. En lieu et place d'envisager comme objet de recherche la langue du point de vue de son contenu substantiel, il s'agit d'explicitier la forme propre que revêt la langue ainsi que l'activité symbolique que la caractérise.

### **Les signes : les objets sensibles suprasensibles de l'échange**

Proposer une interprétation matérialiste de la valeur à l'instar de celle défendue par la théorie marxienne de la marchandise, n'est faire d'ailleurs autre chose que de prendre au sérieux l'analogie, suggérée par Saussure lui-même, entre la linguistique et l'économie politique, rapportée à leur caractère commun, celui des sciences de la valeur. Nous voudrions souligner que l'analogie entre l'économie politique marxienne et la théorie linguistique saussurienne n'est pas accidentelle. S'il est possible de dresser un tel parallèle entre les deux théories, c'est parce qu'elles réfèrent toutes les deux à un même phénomène essentiel : le phénomène de la forme-valeur. Nous allons donc explorer la portée théorique de l'analogie proposée par Saussure entre le signe et la marchandise.

Il nous faut d'abord expliciter le statut du signe en tant qu'une *unité* ou *élément* discret. La question de la détermination de l'objet est apparemment moins difficile dans le cas de la théorie marxienne. Dans celui de l'économie politique, nous sommes, *en principe*, dans le domaine des *biens*, c'est-à-dire d'objets empiriquement existants, d'origine naturelle ou fabriqués par l'homme et que satisfont ses besoins. Dans le cas de Saussure, nous savons la difficulté que la question de la délimitation de l'objet propre à la linguistique posait à la définition même de son projet scientifique.

Cependant, il nous faut soulever cette impression de matérialité naturelle que nous cultivons à l'égard de la marchandise chez Marx. Envisager les marchandises en tant que *biens* conduit à les réduire à leur valeur d'usage,

comme existant en fonction de leur capacité à satisfaire les besoins de l'homme<sup>3</sup>. Du point de vue de la valeur d'usage, l'utilité de la marchandise est liée à ses propriétés positives à l'égard de la nécessité à laquelle elle est assujettie en tant qu'objet. Pour établir la valeur d'usage d'une marchandise, il suffit de connaître la liste de ses attributs<sup>4</sup> et de cultiver le savoir nécessaire pour les exploiter. Cependant, cette valeur d'usage n'est pas une caractéristique de la marchandise proprement dite, mais du caractère d'être un objet doté de propriétés positives. En d'autres termes, un objet conserverait toutes ces propriétés d'usage même dans le cas où il ne rentrerait pas dans le circuit d'échange. Ce type de propriété est alors indépendant du circuit d'échange.

La valeur d'échange, en revanche, est la caractéristique propre à la marchandise en tant que telle. Cette propriété n'est pas un attribut naturel de la marchandise en tant qu'objet satisfaisant des besoins. Une marchandise est donc un objet dénaturalisé, un objet défini par une propriété non naturelle et dépendante de sa présence dans un circuit d'échange. Comme elle nécessite de la circulation de l'échange pour pouvoir être définie comme marchandise ; cela signifie qu'elle n'existe pas en elle-même, mais seulement incluse dans un rapport avec d'autres marchandises. La propriété qui se manifeste dans la transformation d'un objet en marchandise ne se réalise dès lors qu'elle est incluse dans un réseau de relations. Ou, comme le dit Marx, dans un rapport de *proportion*<sup>5</sup>.

Nous pensons alors la marchandise dans une relation d'échange comme la mise en équivalence d'une certaine proportion commune. Le lieu propre à la marchandise est alors le même que celui du signe, c'est à dire l'*équation* : une marchandise quelconque peut être échangée pour une quantité équivalente d'une autre marchandise à partir du moment qu'une relation invariante est définie. Dans l'acte effectif d'échange, les propriétés positives de l'objet sont remplacées par une autre propriété que l'objet ne possédait pas originellement. C'est

---

<sup>3</sup> « La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. Que ces besoins aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne change rien à l'affaire. Il ne s'agit pas non plus ici de savoir comment ces besoins sont satisfaits, soit immédiatement, si l'objet est un moyen de subsistance, soit par une voie détournée, si c'est un moyen de production ». Marx, Karl. *Le capital – livre I*. Paris : P.U.F. 1993, page 39.

<sup>4</sup> « L'utilité d'une chose fait de cette chose une valeur d'usage. Mais cette utilité n'a rien de vague et d'indécis. Déterminée par les propriétés du corps de la marchandise, elle n'existe point sans lui. Ce corps lui-même, tel que fer, froment, diamant, etc., est conséquemment une valeur d'usage, et ce n'est pas le plus ou moins de travail qu'il faut à l'homme pour s'approprier les qualités utiles qui lui donne ce caractère ». Marx. *Ibid.* 1993. p. 40.

<sup>5</sup> « La valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport *quantitatif*, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèce différente s'échangent l'une contre l'autre, rapport qui change constamment avec le temps et le lieu. La valeur d'échange semble donc quelque chose d'arbitraire et de purement relatif ; une valeur d'échange intrinsèque, immanente à la marchandise, paraît être, comme dit l'école, une *contradictio in adjecto* ». Marx. *Ibid.* 1993. p. 41.

précisément cette abstraction impliquée dans l'acte d'échange qui transforme un objet d'usage dans une marchandise. La mise en équation/proportion de la marchandise avec d'autres marchandises transmute alors leurs valeurs particulières d'usage en une valeur d'échange commune.

Nous voyons que la nature de la marchandise est analogue à celle du signe chez Saussure. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'éléments qui soutiennent leurs existences de par leur détermination réciproque dans un système de relations. Le statut d'une marchandise ainsi que d'un signe est d'être alors une coordonnée interne à un réseau de différences. C'est pour cette raison que nous avons dit qu'il fallait dénaturer l'image de la marchandise. Une fois l'objet introduit dans le circuit d'échanges, il devient une marchandise, et l'abstraction responsable de cette conversion implique que ces propriétés positives d'usage soient remplacées par une nouvelle propriété : la valeur d'échange est en fait la valeur proprement dite. Le signe déploie son existence d'après cette même logique de fonctionnement. Son existence se réduit à n'être qu'une coordonnée de valeur dans un système d'équivalences. En tant que deux éléments de systèmes autoréférentiels, tant la marchandise que le signe ne sont que de proportions distinctes définies à partir de la relation différentielle qu'ils entretiennent avec d'autres éléments de même nature.

De fait, tant le signe que la marchandise ne sont que l'expression d'une quantité de valeur déterminée à l'égard des toutes les autres valeurs qui composent le système d'échange dont ils font partie. Il est ainsi impossible de dissocier le système d'échange – en d'autres termes le système d'équivalences – de la forme-valeur qui sont tous deux le signe de la marchandise. Il n'y a de forme-valeur que dans un système de relations.

La marchandise ainsi que le signe expriment une forme de *positivité* qui se produit à partir de la négation même de toute forme de positivité empirique. C'est la raison pour laquelle tant le signe que la marchandise sont des objets *sensibles suprasensibles*. Ils ne sont pas des objets empiriques dotés d'une propriété supplémentaire, c'est-à-dire des objets auxquels nous adjoignons une propriété de plus (soit-elle même une propriété spirituelle), mais des objets directement et pleinement *sublimes*. L'opération d'abstraction réelle fait disparaître toute trace des propriétés dites empiriques, il ne reste des objets que leur nouvelle condition de valeurs relatives et arbitraires<sup>6</sup>. Une marchandise et un signe ne sont alors que différentes expressions des *formes-valeur*.

---

<sup>6</sup> « La valeur d'usage des marchandises une fois mise de côté, il ne leur reste plus qu'une qualité, celle d'être des produits du travail. Mais déjà le produit du travail lui-même est métamorphosé à notre insu. Si nous faisons abstraction de sa valeur d'usage, tous les éléments matériels et formels qui lui donnaient cette valeur disparaissent à la fois. Ce n'est plus, par exemple, une table, ou une maison, ou du fil, ou un objet utile quelconque ; ce n'est pas non plus le produit du travail du tourneur, du maçon, de n'importe quel travail productif déterminé ». Marx. *Ibid.* 1993. p. 42.

Ils ont tous une même réalité fantomatique. Métamorphosés en *sublimés* identiques, échantillons du même travail indistinct, tous ces objets ne manifestent plus qu'une chose, c'est que dans leur production une force de travail humaine a été dépensée, que du travail humain y est accumulé. En tant que cristaux de cette substance sociale commune, ils sont réputés valeurs (MARX, 1993, p. 43).

Ils sont identiques en tant qu'ils sont des objets sublimes, des incarnations des rapports, c'est-à-dire des coordonnées de valeurs. Du point de vue de leur forme-type, ils sont identiques en tant que valeurs. Mais, en tant que *valeurs d'échange*, en tant que coordonnées différentes, ce sont de quantités diverses : le rapport d'équivalence s'exprime dans ce point d'identité entre des différences. Saussure a opéré ce même constat, de distinction entre les *quantités des valeurs* et la *Valeur-type*, concernant la science du langage :

en ce que les objets qu'elle a devant elle n'ont jamais de réalité en soi, ou à part des autres objets à considérer ; n'ont absolument aucun substratum à leur différence hors de leur différence ou des différences de toute espèce que l'esprit trouve moyen d'attacher à *LA différence* fondamentale (mais que leur différence réciproque fait toute leur existence à chacun) : mais sans que l'on sorte nulle part de cette donnée fondamentalement et à tout jamais négative de la différence de deux termes, et non des propriétés d'un terme (SAUSSURE, 2002, p. 65).

Les questions de *l'unité* et de *l'identité* ne se recouvrent pas complètement mais, en fait, se déterminent réciproquement. La distinction peut être saisie, selon Saussure, si nous adoptons le point de vue nous permettant de comprendre comment ces deux termes se comportent à l'égard de la dimension d'échange des faits linguistiques. Une fois que nous reconnaissons « l'échange comme seule expression véritable de tout mouvement dans la langue » (SAUSSURE, 2002, p. 60), il se manifeste en fait deux « sortes d'échange, qui sont complètement distincts » (SAUSSURE, 2002, p. 60). Dans le premier cas, « l'unité est établie par une valeur idéale, au nom de laquelle on déclare adéquats entre eux des objets matériels qui peuvent d'ailleurs être absolument dissemblables » (SAUSSURE, 2002, p. 60). Ainsi, l'identité d'un même élément peut-elle être reconnue malgré plusieurs réalisations empiriquement différentes. Dans ce cas, l'identité est soutenue par la constance de l'invariance d'une coordonnée quelconque de valeurs. Dans le deuxième cas, il s'agit du fait qu'« il n'y a point d'autre principe d'unité que celui de *l'unité de valeur*. Maintenant, il y a différents genres de valeurs dépendant de la base qu'on prend » (SAUSSURE, 2002, p. 61). L'invariance d'une coordonnée des relations implique elle-même une différence spécifique vis-à-vis de toutes les autres coordonnées qui composent le système d'équivalences générales.

La logique de la valeur de la marchandise confirme ce même type de raisonnement que nous trouvons chez Saussure. Elle implique, comme chez

Saussure, une logique de la contradiction que nous permet de traiter le circuit de l'échange et de la forme-valeur sous la forme précisément d'« un langage ». Nous comprenons que cette dynamique de l'identité dans le 'changement continu' est le corrélat de toute existence d'une unité de valeur. C'est seulement à partir d'une logique de la contradiction qu'il est possible de rendre intelligible la manière dont le changement continu d'un système de valeur (son déséquilibre permanent) est identique à son invariance à chaque instant. A la manière d'un signe de la langue dont la valeur dépend de l'ensemble des valeurs relatives des autres unités : « La valeur relative d'une marchandise peut changer, bien que sa valeur reste constante, elle peut rester constante, bien que sa valeur change, et, enfin, des changements dans la quantité de valeur et dans son expression relative peuvent être simultanés sans correspondre exactement » (MARX, 1993, p.62).

L'affirmation de la part de Saussure d'une telle logique commune au monde des marchandises et à celui des signes est constitutive de sa doctrine: la première section du chapitre III du *CLG* s'intitule *Dualité interne de toutes les sciences opérant sur les valeurs*. Cette dualité est liée au fait que dans les cas tant de la linguistique que de l'économie politique, nous sommes sur le territoire des sciences de la valeur:

C'est que là [dans la linguistique], comme en économie politique, on est en face de la notion de *valeur* ; dans les deux sciences, il s'agit d'un *système d'équivalence entre des choses d'ordres différents* : dans l'une un travail et un salaire, dans l'autre un signifié et un signifiant (SAUSSURE, 2005, p. 115).

Soyons plus précis : si nous continuons à suivre l'indication formulée par Saussure sur la parenté entre l'économie politique et la linguistique, se rapportant à leurs caractères de sciences de la valeur, la question que nous devons nous poser, à présent, c'est la manière dont nous pourrions comprendre le rapport entre *système d'équivalence* et *forme-valeur*. Ainsi, observons-nous que le principe de l'arbitraire est celui qui soutient la dimension de la valeur, dans la mesure où le système de différences s'établit d'abord entre deux types de choses *d'ordre différents*.

### **Travail/salaire, signifié/signifiant**

Il nous faut remarquer ici un point fort important. Pourquoi Saussure nous offre-t-il comme exemple des dualités des sciences de la valeur la mise en équivalence entre *le travail* et le salaire pour l'économie politique et entre le signifiant et le signifié pour la linguistique ? Et, non entre signifiant/signifié et valeur d'échange/valeur d'usage, comme cela pourrait intuitivement nous apparaître plus naturel ?

Nous trouvons une réponse dans les *notes pour le cours III (1910-1911)*. Saussure remarque d'abord la proximité de la linguistique de l'Économie

politique en fonction de leur champ commun fondé par la distinction des dualités: « Quand on arrive aux sciences qui s'occupent de valeurs, la distinction, qui n'était que presque facultative jusque-là devient une nécessité théorique et pratique de premier ordre » (SAUSSURE, 2002, p. 333).

L'Économie politique délimite son domaine comme étant celui du système de valeurs. Mais, Saussure adjoint une petite précision : le statut de la valeur est initialement *moins arbitraire* dans le champ de l'économie politique que dans celui traité par la linguistique<sup>7</sup>. Dans le cas de l'Économie politique, la valeur revêt encore une certaine motivation issue des choses, des biens. Elle traite encore « de la valeur ayant une racine dans les choses » (SAUSSURE, 2002, p. 333). Le cas de la linguistique est différent. Les valeurs des signes linguistiques n'entretiennent aucun lien à un objet ayant des propriétés naturelles. L'arbitraire, en linguistique, atteint son degré maximal (SAUSSURE, 2002, p. 333).

Toute valeur a deux côtés comme le signe linguistique. Tant que cette valeur a, au moins par un de ses côtés, une racine dans les choses, par exemple Fonds de terre Z/50 000 Francs. Valeur : par rapport au franc, il est encore relativement possible de la suivre dans le temps avec les variations de sa valeur, et sans oublier que la contre-valeur (50 000 Fr.) varie à son tour de valeur, selon les états d'abondance d'or, etc. Mais tout cela garde une valeur finale de par les choses, et ne peut le plus souvent dépasser une certaine limite. Au contraire dans l'association constituant le signe il n'y a rien depuis le premier moment que deux *valeurs existant l'une en vertu de l'autre* (arbitraire du signe) (SAUSSURE, 2002, p. 333).

Nous voyons que Saussure est en train de supprimer tous les formes de réalisme du système de l'échange – dans le cas qui nous occupe, celui de la question de la valeur d'usage – et d'élaborer, par voie de conséquence, un modèle dont la valeur d'échange est le seul, et cela depuis toujours, et l'unique support du système. C'est pour cette raison que s'il y a la possibilité d'une équivalence entre l'économie politique et la linguistique, l'analogie ne peut pas être entre les deux faces du signe et les deux autres de la marchandise.

L'analogie ne peut opérer qu'avec des marchandises où la question de la valeur d'usage a été déjà *sublimée* par l'abstraction réelle. Elle n'est donc rendue possible que dès lors que le circuit de l'échange s'universalise et où la question de l'existence des objets antérieurs au système se lasse d'être pertinente. Cette précision de Saussure n'est pas mineure : le système, en tant que tel, n'est pas une forme historiquement déterminée de production et de circulation de marchandises, mais, en dernière instance, l'ordre du langage elle-même. Postuler l'existence d'entités présymboliques risquerait d'amener

---

<sup>7</sup> Saussure dit : « avec l'Économie politique on est en face de la notion de valeur : je me corrige : que déjà avec l'Économie politique, *quoique à un moindre degré qu'avec la linguistique*, on est en face de la Valeur (*ipso facto : système de valeurs*, car toute valeur implique un système de valeurs). Saussure. *Ibid.* 2002. p. 332.

l'orientation sémiologique à retomber dans une perspective réaliste. Dès lors qu'il s'agit de l'ordre symbolique, l'universalité de son domaine exclut toute extériorité qui puisse jouer un rôle causal. Nous allons voir que c'est à partir du seul régime d'échange présupposé par le rapport travail/salaire que nous atteindrons à l'ordre saussurien de la détermination pure de la valeur.

Rappelons-nous que Marx propose le déploiement des trois formes-valeur de la marchandise – la forme-valeur simple, développée et générale – et, c'est à partir de la seule forme-valeur générale que découle un système universel de valeur excluant toute extériorité causale. Ce sera la subsumption du travail dans le système de la valeur que rendra possible la constitution de la forme-valeur générale. En fait, dans les deux premières formes de valeur – simple et développée – le travail humain conserve encore un caractère en soi-même non marchand. Dans ces deux régimes d'échange, les produits du travail sont déjà des marchandises, mais pas encore le travail lui-même, il demeure donc une forme d'existence qui n'avait pas encore été subsumée par l'auto-déploiement de la valeur. Ainsi, c'est l'extériorité de l'activité du travail humain à l'égard du système de valeurs qui rend impossible l'autonomisation et l'universalisation du régime d'échanges. Dès lors que le travail est subsumé par l'échange, l'ordre de la valeur devient donc universel et autonome.

Nous comprenons dès lors pourquoi la formule avancée par Saussure était en réalité correcte. La notion de système de valeurs telle que la linguistique saussurienne l'entend implique la subsumption de toute réalité empirique. Cette subsumption implique que toute réalité objective est, en fait, un effet du système de valeurs, et nullement de l'ordre d'une cause extra-symbolique. La transformation de toute propriété naturelle en statut de valeur d'échange implique alors qu'y compris l'activité productrice doit être ramenée au statut de valeur. C'est seulement à partir des trois caractéristiques de l'universalisation, de l'autonomisation et de l'infinisisation du système des valeurs que l'analogie entre l'économie politique et la linguistique s'avère crédible et cela nous ne le retrouvons que dans forme-valeur générale.

La forme-universelle implique encore une autre caractéristique importante. L'absence de fondement naturel du système d'échange se trouve renversée dans la naturalisation de l'incarnation de l'équivalent-général dans une espèce particulière de marchandise. L'équivalent-général est l'élément dont la fonction d'usage coïncide avec la valeur d'échange, d'où le fait qu'il incarne la naturalisation en tant que telle du système de valeurs. Il n'y a plus aucun caractère positif qui puisse servir de trait distinctif pour les marchandises ou aucun fondement naturel à leurs différences : l'équivalent-général instaure un régime de différences uniquement soutenu par les rapports de valeur.

### **Le signe en tant qu'objet fétiche**

La référence à l'usage marxiste du terme *fétichisme* est ici essentielle. Nous pourrions dire que, du point de vue saussurien, le mot revêt le statut

identique à celui que Marx conférait à la marchandise : le statut d'un « sensible suprasensible » (MARX, 1993, p. 81). Voyons l'une des définitions marxiennes du fétichisme de la marchandise :

À première vue, une marchandise semble une chose tout ordinaire qui se comprend d'elle-même. On constate en l'analysant que c'est une chose extrêmement embrouillée, pleine de subtilités métaphysiques et de lubies théologiques. Tant qu'elle est valeur d'usage, elle ne comporte rien de mystérieux, soit que je la considère du point de vue des propriétés par où elle satisfait des besoins humains, ou du point de vue du travail humain qui la produit et lui confère ainsi ces propriétés. [...] Mais, dès qu'elle entre en scène comme marchandise, elle se transforme en une chose sensible suprasensible. [...] D'où provient donc le caractère énigmatique du produit du travail dès qu'il prend la forme de la marchandise ? Manifestement de cette forme même (MARX, 1993, p. 81 et 82).

Il est tout à fait étonnant d'observer oh combien cette description marxienne du caractère sensible suprasensible de la marchandise ressemble à celle de la caractérisation saussurienne du mot. A l'instar de la marchandise, un mot semble d'abord une chose tout à fait ordinaire et simple. Du point de vue de son usage, les mots ne comportent apparemment rien de mystérieux. Les mots ont des propriétés référentielles que satisfont aux besoins humains de désignation et de communication. L'activité langagière semble entièrement réductible à la production et à l'usage des mots en fonction de ces seules fins. Mais, dès que nous entreprenons d'analyser les mots, c'est-à-dire du point de vue de leur *valeur de signe* dans un système d'échange, les mots acquièrent un autre statut. *Le signe est ainsi le concept saussurien du mot dans ce qu'il est une chose sensible suprasensible*. Tel que Marx, Saussure s'assignera pour tâche d'investiguer comment la forme même du signe est responsable par son statut de chose sensible suprasensible.

Afin de souligner ce statut du signe de sensible suprasensible, considérons un passage du *CLG* qui explore la question de l'équivalence de la valeur en économie politique et en linguistique. Selon le *CLG*, les valeurs sont constituées par une double détermination de la valeur :

- 1) Par une chose dissemblable susceptible d'être échangée contre celle dont la valeur est à déterminer.
- 2) Par des choses similaires qu'on peut comparer avec celle dont la valeur est en cause (SAUSSURE, 2005, p. 159).

Et, le *CLG* de continuer de développer les deux propositions ci-dessus, sous la forme de l'argument suivant :

Ainsi pour déterminer ce que vaut une pièce de 5 francs, il faut savoir : 1° qu'on peut l'échanger contre une quantité déterminée d'une chose différente, par exemple du pain ; 2° qu'on peut la comparer avec une valeur

similaire du même système, par exemple une pièce d'un franc, ou avec une monnaie d'un autre système (un dollar, etc.). De même un mot peut être échangé contre quelque chose de dissemblable : une idée ; en outre, il peut être comparé avec quelque chose de même nature : un autre mot. Sa valeur n'est donc pas fixée tant qu'on se borne à constater qu'il peut être 'échangé' contre tel ou tel concept, c'est-à-dire qu'il a telle ou telle signification ; il faut encore le comparer avec les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables. Son contenu n'est vraiment déterminé que par le concours de ce qui existe en dehors de lui. Faisant partie d'un système, il est revêtu, non seulement d'une signification, mais aussi et surtout d'une valeur, et c'est tout autre chose (SAUSSURE, 2005, p. 160).

Saussure met en exergue que du point de vue des signes, la valeur est la propriété fondamentale d'une langue définie comme le domaine formel d'articulation entre des signifiés et des signifiants. La langue est, en fait, un système de signes formé de l'articulation de deux autres systèmes, celui des différences entre les signifiants et celui des différences conceptuelles. Chaque unité du signe, formée par cette association, ne se définit ainsi que par son opposition à l'égard de tous les autres éléments du système de la langue. De fait, lorsque nous passons des systèmes différentiels des deux faces du signe, au signe proprement dit, nous passons d'une dimension strictement différentielle au registre des oppositions. La valeur est la notion qui désigne ce point d'où, à travers le contact qui se noue entre deux réseaux différentiels, se compose un système d'oppositions. C'est cela que les deux propositions exemplaires du *CLG* sur le mécanisme de la valeur soulignent : deux niveaux hétérogènes d'équivalences sont nécessaires pour que soit rendus possibles, simultanément, un système différentiel et la production des positivités.

Nous voyons que la détermination de la valeur implique en fait une double dualité se déplaçant sur deux axes différents, verticalement et horizontalement. Le circuit de la détermination de la valeur implique alors « la corrélation de deux séries de faits », qui en compose une troisième (SAUSSURE, 2002, p. 73). Cette double dualité est alors la logique propre de l'incidence de l'arbitraire comme principe de la valeur dans la manifestation de la positivité:

La langue consiste donc en la corrélation de deux séries de faits

1° ne consistant chacun que dans des oppositions négatives ou dans différences, et non en des formes offrant une négativité en eux-mêmes.

2° n'existant chacun, dans leur négativité même, qu'autant qu'à chaque instant une différence du premier ordre vient s'incorporer dans une différence du second et réciproquement.

Mais, d'où provient cette positivité du signe ? Remarquons d'emblée la différence de termes employés par Saussure entre la première proposition et la

seconde. Dans la première phrase, les « formes » n'existent point en elles-mêmes : la négativité n'est pas non plus une propriété des éléments. Les éléments ne sont que des formes et, donc, ne peuvent « exister », mais uniquement « consister ». Dans un premier niveau du système de la langue, nous n'avons que les formes qui se déterminent réciproquement, chacune s'opposant ainsi à toutes les autres. Mais, à partir de la consistance des rapports découle une « existence », c'est-à-dire qu'à partir de la corrélation entre deux séries parallèles de différences, *l'invariance – une forme constante – gagne une existence*. Une différence d'un ordre *s'incorpore* à travers le rapport avec une autre différence d'un autre ordre : à cet instant, la négativité devient un existant : la positivité du négatif.

Nous sommes en train de retracer la genèse, selon Saussure, de la positivité du signe en tant qu'un produit même de la dimension de la négativité des différences. D'observer comment, à partir de cette corrélation des différences issues des deux ordres distincts, une positivité de la différence advient : la positivité d'une invariance de valeur. Il s'agit d'une forme de positivité qui ne présuppose aucune extériorité à la phénoménalité symbolique, le système des valeurs étant universel, autonome et infini.

Cet *objet sensible suprasensible* qu'est le signe, porteur d'une valeur sublime, incarne une impasse intrinsèquement symbolique qui ne suppose rien au-delà de la phénoménalité. Cela est déjà présupposé dans la définition saussurienne du signe comme absence de substance : le signe est la positivité engendrée par l'auto-médiation de la négativité du système. Sa définition sémiologique nous permet de le concevoir comme n'appartenant pas à un registre proprement dit métaphysique, mais à celui d'un jugement esthétique. Mais le signe ainsi défini remplit parfaitement le statut de l'équivalent-général. Il est la positivité d'un système de différences. La positivité du signe linguistique s'inscrit en lieu et place de l'inconsistance du système de valeurs. De même que dans le cas de l'équivalent, le signe n'offre pas d'opposition entre sa valeur d'usage et d'échange : ces deux aspects sont indissociables.

Mais, en tant qu'équivalent, le signe sera l'objet caractéristique du phénomène du fétichisme de la valeur. En tant que l'équivalent-fétiche, le signe implique un *fétichisme de la valeur*. Le sujet parlant perçoit la valeur sémantique d'un signe au titre d'une propriété naturelle de celui-ci, au côté de l'ensemble de ses autres propriétés apparemment naturelles (comme le son, par exemple). En tant qu'identique à soi, le signe fétichisé sous la forme du mot est perçu comme possédant cette valeur à l'extérieur de tout rapport ou lien avec les autres signes du système de la langue. Ainsi, du point de vue du rapport de l'échange, le sujet parlant est quelqu'un que se réalise dans l'échange des quantités de valeurs contre des autres quantités. Il dispose alors de l'équivalent-général, c'est à dire des signes, pour échanger contre d'autres signes. Le fétichisme de la valeur *se substitue* à l'inconsistance, il en vient à démentir et incarner cette inconsistance structurelle. Il est la propriété des signes dans la mesure où ils prennent la place théorique des équivalents-généraux.

Comme dans le cas de la marchandise, dans le phénomène du fétichisme, la valeur de l'entité linguistique est postulée comme une propriété de l'entité elle-même, *abstraction* faite de son appartenance au réseau structural dont elle fait partie. Or, en ce sens là, nous pouvons affirmer sans contradiction aucune que Saussure adopte une perspective *matérialiste*: la matérialité dont il s'agit ici est celle de la forme de la valeur qui se substantialise comme une propriété naturelle d'un signe. Dès que la valeur se substantialise, le signe, devenu indépendant pour le sujet parlant de tout système, passe à présupposer l'existence d'un référent. Ainsi, le fétichisme de la valeur implique la réification de celle-ci. Au moment de l'énonciation, au moment de l'échange langagier, les individus agissent effectivement en appliquant le présupposé implicite de la « réification sémantique » à partir de laquelle la valeur sémantique vient à revêtir un caractère substantiel. À cet instant, le signe se naturalise nécessairement sous la forme du *mot*. Cette matérialité n'est pas issue de la langue du point de vue empirique, alors d'où provient-elle ? Ne serait-ce pas de l'autorité institutionnelle de la langue ? L'autorité de la langue vient colmater sa propre inconsistance formelle par le biais de la réification fétichiste de la valeur. La matérialité immatérielle – ce caractère sensible suprasensible – de la valeur réifiée est le corrélat direct de l'autorité institutionnelle de la langue.

Comme le dit Saussure, on ne peut plus clairement :

Le langage n'offre sous aucune de ses manifestations une *substance*, mais seulement des *actions* combinées ou isolées de forces physiologiques, physiques, mentales, et comme néanmoins toutes nos distinctions, toute notre terminologie, toutes nos façons de parler sont moulées sur cette supposition involontaire d'une substance, on ne peut se refuser, avant tout, à reconnaître que la théorie du langage aura pour plus essentiel tâche de démêler qu'il en est de nos distinctions premières (SAUSSURE, 2002, p. 197).

Ou encore,

Nous tendons perpétuellement à convertir par la pensée en substance les actions diverses que nécessite le langage. *Il semble nécessaire dans la théorie même d'épouser cette conception.* [...] Il n'y a point de substance fondamentale, recevant ensuite des attributs (SAUSSURE, 2002, p. 80).

Nous avons, à notre avis, l'intuition saussurienne de ce phénomène immanent au langage du fétichisme de la valeur. Ce serait pour cette raison que Saussure considère qu'« il y aura un jour un livre spécial et très intéressant à écrire sur le rôle du mot comme le principal perturbateur de la science des mots » (SAUSSURE, 2002, p. 12). Le mot est le témoin majeur de cette *réification* immanente à l'activité linguistique, de cette ontologie spontanée du langage, dans sa double dimension : l'ontologisation du système de la langue et de la référence à l'extralinguistique. Ainsi, la forme même de la langue comme système des signes figure-t-elle à la racine du caractère fétichiste du mot.

Au travers du fétichisme de la valeur, nous avons toujours le sentiment d'un mot entendu comme une existence autonome contre laquelle nous pouvons échanger d'autres « objets ». Le mot semble être ainsi simplement conçu comme un moyen de médiation entre le sujet et les objets. La fétichisation de la valeur soutient alors les rapports même du sujet avec l'extériorité, dans la mesure où le signe, ainsi réifié, désigne toujours l'extérieur de lui-même. Le corrélat du fétichisme dans un système de valeurs est la réintroduction de la dimension des valeurs d'usage, c'est-à-dire des besoins, des nécessités et des propriétés, en principe, naturelles. Dans le cas du langage comme d'un système d'échange, la fétichisation du signe implique l'ontologie spontanée du langage, non uniquement par rapport à la croyance dans l'existence du référent, mais aussi dans une ontologisation du langage elle-même. Dès lors que le signe devient fétiche, dès lors qu'il semble une chose indépendante des rapports de valeurs du système, il semble désigner quelque chose à l'extérieur de lui-même, soit un autre mot, soit une chose. Mais, il ne s'agit pas d'un simple glissement de l'arbitraire vers le rapport du signe et la désignation des choses empiriques, mais le renversement de la subsomption des choses par le système des valeurs à la chosification des signes (en y incluant les choses elles-mêmes).

### **Conclusion : la limite de l'analogie**

Il faut souligner cependant qu'entre la théorie marxienne et saussurienne, se produit un changement de dimension. Il y a une différence fondamentale entre les deux théories, mais qui n'invalide pas l'analogie. Saussure traite d'une institution – la langue – qui a un statut beaucoup plus constitutif de l'homme que le domaine de l'économie. Ainsi, si pour Marx, la forme-échange implique « un rapport social qui se présente sous la forme des choses naturelles [les produits du travail dont la valeur est celle de l'usage] étrangement pourvues de propriétés sociales », le système saussurien implique *un rapport social qui se présente sous la forme des choses sociales étrangement pourvues de propriétés naturelles*. La raison ainsi de ce déplacement, c'est que le registre thématique qui traite Saussure, celui de l'analyse des conditions effectives de l'activité langagière, est encore plus fondamental que celui de Marx.

Dans le cas de Saussure, nous nous situons au niveau même de la constitution de la réalité intuitive. Nous pouvons le remarquer dans la différence entre *valeur* et *forme-valeur*. Marx considère que la forme-valeur d'une chose « est extérieure à cette chose elle-même et qu'elle n'est que la forme phénoménale de rapports humains cachés derrière elle » (MARX, 1993, p. 89), c'est-à-dire son « enveloppe matérielle ». En revanche, dans le système saussurien, la forme-valeur des rapports humains est *intérieure* à la forme phénoménale de la chose en tant que telle. La forme-valeur d'une chose, chez Saussure, n'est pas extérieure à la chose, son rôle est depuis toujours constitutif. Elle ne dissimule pas alors de rapports humains à l'arrière-plan, au contraire, c'est la raison d'être de l'homme lui-même qui se trouve cachée.

Il manquerait ainsi à Marx le pas saussurien qui nous pourrions qualifier de proprement *topologique*. Cette différence entre ces deux conceptions concerne surtout la fonction formelle de l'objet-fétiche : pour Marx, le phénomène de la réification vise à dissimuler des rapports sociaux concrets et historiquement particuliers, tandis que dans l'édifice saussurien, la réification ne dissimule rien (voire, *le rien*) : la réification est la manifestation de l'inconsistance fondamentale du système de la langue.

### **MAURICIO D'ESCRAGNOLLE. SOBRE AS ANALOGIAS SAUSSURIANAS ENTRE LINGÜÍSTICA E ECONOMIA POLÍTICA**

**Resumo:** *Propor uma interpretação materialista do valor, na sequência desta defendida pela teoria marxista da mercadoria, não é fazer outra coisa que de tomar seriamente a analogia, sugerida inúmeras vezes por Saussure ele mesmo, entre a linguística e a economia política, referida ao caráter comum destas disciplinas como ciências do valor. Se é possível de estabelecer um tal paralelo entre as duas disciplinas, é que elas se referem à uma mesma estrutura essencial: a forma-valor. Entretanto, se para Marx, no Capital, a forma-valor implica: "uma relação social que se apresenta sob a forma de coisas naturais estranhamente providas de propriedades sociais", o sistema saussuriano, inversamente, implicará uma relação social que se apresenta sob a forma de coisas sociais estranhamente providas de propriedades naturais.*

**Palavras-chave:** Marx; Saussure; Fetichismo; Ideologia; Forma-valor.

### **MAURICIO D'ESCRAGNOLLE. ON THE SAUSSURIAN ANALOGIES BETWEEN LINGUISTICS AND POLITICAL ECONOMY**

**Abstract:** *To propose a materialist interpretation of value in the fashion of that defended by the Marxist theory of commodities is to do nothing else but take seriously the analogy, suggested many times by Saussure himself, between linguistics and political economy, related to their shared character, that of sciences of value. If it is possible to draw up such a parallel between the two theories, it is because they both refer to the same essential structure: the value-form. However, if for Marx in Capital, the value-form implies "a social relationship that presents itself in the form of natural things strangely endowed with social properties", the Saussurian system implies a social relationship that presents itself in the form of social things strangely endowed with natural properties.*

**Keywords:** Marx; Saussure; Fetishism; Ideology; Value-Form.

## Bibliographie

ENGELS, Friedrich. « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande [en ligne] ». Disponible sur [www.marxists.org/francais/engels/works/1888/02/fe\\_18880221.htm](http://www.marxists.org/francais/engels/works/1888/02/fe_18880221.htm) (consulté le 6 juin 2008).

MARX, Karl. L'idéologie Allemande. In *Philosophie*. Paris : Gallimard, 1982.  
————— *Le capital – livre I*. Paris : P.U.F. 1993.

SAUSSURE, Ferdinand de. *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard, 2002.

————— *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, 2005.

————— *Cours de linguistique générale – Édition critique*. Engler, Rudolf (éd.). Tome 1. Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1968.

————— *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'E. Constantin*. E. Komatsu (éd.). Seoul – Oxford – New York – Tokyo : Pergamon Press, 1993.

ZIZEK, Slavoj. *Ils ne savent pas ce qu'ils font – le sinthome idéologique*. Paris : Édition Point Hors Ligne, 1990.

————— *Le plus sublime des hystériques – Hegel passe*. Paris : Édition Point Hors Ligne, 1988.